

Le rire de Jackie résonna comme un lointain écho étouffé. Je m'efforçai de me concentrer sur son visage, mais la pièce se mit à tourner. Soudain, je ressentis une douleur lancinante au niveau du ventre, comme si je venais de recevoir un coup de lame chauffée à blanc, et je haletai.

— Katie ? Tout va bien ?

La voix de Jackie me parvenait par vagues, évoquant le son intermittent d'une radio dont on aurait passé la main devant le haut-parleur. Je voulais lui répondre, mais j'avais l'impression que ma langue avait gonflé au point qu'elle me bouchait la gorge et que je pouvais à peine respirer.

Mon corps me paraissait peser des tonnes, et, quand je tendis la main pour reprendre l'équilibre sur le comptoir de la réception, tout devint sombre autour de moi et je m'écroulai sur le sol comme une marionnette dont on vient de couper net les fils.

J'ignore combien de temps je demeurai allongée à terre avant de rouvrir les yeux et de déceler dans un brouillard le visage inquiet de Jackie. Elle était penchée sur moi et je voyais bien ses lèvres bouger, mais je n'entendais que le battement assourdissant de mon sang contre mes tempes. Je fis de mon mieux pour me

redresser, mais une main me repoussa fermement et une voix qui n'était pas celle de Jackie déclara :

— N'essayez pas de vous relever, Katie. Vous avez fait une mauvaise chute. Restez allongée encore une minute.

C'est là que le marteau se mit à cogner violemment dans ma tête. Nauséuse et désorientée, je me laissai aller avec un certain soulagement contre le sol ferme, sur les rainures rugueuses de la moquette. Je refermai les yeux et, lorsque je les rouvris, la pièce avait enfin cessé de tourner et je pus distinguer le visage de Jackie et de son collègue qui était agenouillé à terre à côté d'elle.

Alors que je recouvrais mes esprits, je pris conscience d'une humidité chaude qui trempait le dos de ma jupe. La dernière chose dont je me souvenais était d'avoir été debout, en train de parler avec Jackie me racontant un truc drôle qui nous faisait rire toutes les deux, et je crois que j'étais en train de tenir une tasse de café que j'avais dû renverser au moment où je m'étais évanouie.

Quelqu'un avait dû me recouvrir d'un manteau et j'en cherchai les bords du bout des doigts tout en essayant de prononcer le mot « café », mais le seul son qui sortit de ma bouche fut un rauque et inintelligible chuchotement. Je déglutis pour faire un nouvel essai et, cette fois, Jackie ramena délicatement le bord du manteau sur ma main en disant :

— Non, Katie, pas de café pour le moment. Patiente un peu jusqu'à ce que tu te sentes mieux.

Je voulus secouer la tête, mais le mouvement accentua les coups de marteau de manière si vigoureuse que, pendant un moment, je me contentai de demeurer immobile en attendant que reflue le spasme de nausée qui avait déferlé en moi. Puis, en inclinant les épaules, je tendis le bras jusqu'au bas de ma jupe afin de vérifier

l'étendue de la tache d'humidité. En tombant, j'avais dû heurter le bord du comptoir de la réception parce qu'une douleur aiguë me traversa le bras, depuis le coude jusqu'au poignet. Je demeurai à nouveau immobile en attendant que la douleur passe, puis je sortis la main de dessous le manteau pour la brandir devant mon visage.

D'abord, je fus incapable de comprendre d'où venaient les taches sombres qui marbraient ma peau. Ce n'était pas du café ou, comme je l'avais craint, mon urine. Lorsque je compris qu'il s'agissait de sang, une bouffée de terreur accéléra les battements de mon cœur, et je fus prise d'un nouvel étourdissement. Je reposai la main, paume vers le haut, sur le manteau et murmurai le nom de Jackie.

— Oui, ma belle, dit-elle en se penchant aussitôt vers moi et en m'adressant un petit sourire rassurant, je suis toujours là, Katie.

À cet instant, quelqu'un a dû remarquer le sang sur mes doigts parce qu'on a délicatement soulevé le bord du manteau qui me recouvrait et j'ai perçu un soupir vif, suivi d'une voix masculine qui disait :

— Bon Dieu, il y a du sang partout. Elle en a plein les jambes. Où est donc cette foutue ambulance ?

Quelqu'un d'autre lui dit de se taire, et Jackie posa la main sur mon bras.

— Tout va bien, Katie. Tu as dû te couper en tombant. Je pense que ta jambe a frotté contre le bord du bureau. Nous avons appelé une ambulance juste par sécurité pour qu'ils puissent vérifier que tout va bien et que tu n'as rien de cassé. Tout va bien. Ne t'en fais pas. Ce n'est rien.

Mais je décelai clairement l'anxiété qui voilait son regard. Elle me caressa le bras d'un air distrait en ajoutant :

— On va aller chercher Tom. Il sera là d'un moment à l'autre. Tout va bien se passer, Katie.

J'aurais voulu lui expliquer qu'ils ne trouveraient pas Tom, mon compagnon, parce qu'il était parti en livraison, mais j'en fus empêchée par un poids qui sembla s'abattre sur moi au point de me faire suffoquer. Alors, je me contentai de fermer les yeux et de laisser les larmes brûlantes glisser sous mes cils.

Ils n'arrivèrent pas à entrer en contact avec Tom avant l'arrivée de l'ambulance, et je me retrouvai seule à l'hôpital. Allongée dans le service des urgences, les yeux rivés sur les écailles de peinture du plafond au-dessus de ma tête, je fis de mon mieux pour ne pas me laisser submerger par la peur.

Soudain, j'eus l'impression que la pièce venait d'être envahie par une dizaine de personnes qui parlaient toutes en même temps. Quelqu'un posa une main aux longs doigts sur mon bras en disant d'une voix lente et précise :

— Je suis désolé, Katherine, mais je crains que vous ne soyez en train de perdre votre bébé.

J'essayai de me concentrer sur ces paroles, mais si j'arrivais à comprendre les mots que la voix prononçait, j'étais incapable de leur donner un sens. Je me passai la main sur les yeux pour essuyer les larmes qui inondaient mes cheveux et trempaient le coussin qu'on avait posé sous ma tête, puis je me tournai vers le médecin.

— Quel bébé ? Il n'y a pas de bébé... Je ne peux pas...

Je laissai échapper un sanglot rauque, un seul, en murmurant :

— J'ai été violée à l'âge de dix-huit ans et j'ai été... abîmée... alors, je ne peux pas avoir d'enfant.

— Je suis désolé.

Le médecin me toucha à nouveau le bras et, pendant

un instant, je me demandai s'il était désolé parce que j'avais été violée ou parce qu'il s'était trompé au sujet de l'enfant que je ne pouvais pas avoir.

— Je peux cependant vous affirmer que vous êtes effectivement enceinte. On va vous emmener au bloc pour voir ce qu'il en est.

Je sentis le nœud de panique qui pesait comme une pelote de plomb dans mon estomac commencer à se dérouler et ses fils de frayeur s'insinuer jusque dans mon cœur et ma poitrine. Ils me laissèrent un goût métallique dans la bouche. J'enfonçai le visage dans l'oreiller et, pendant un moment, j'envisageai de céder à la lassitude et de me laisser aller au sommeil. Au contraire, je me retournai vers le médecin, tendis la main vers sa blouse blanche et implorai :

— Essayez de sauver mon bébé, s'il vous plaît !

Lorsque je sortis de l'anesthésie, Tom était assis au bord du lit, sa main sur la mienne, et il me suffit de lever les yeux vers les siens pour comprendre qu'il y avait bien eu un bébé et que ce bébé n'avait pas pu être sauvé. J'éprouvai alors un sentiment physique de chagrin et de perte, qui paraissait disproportionné par rapport à un être dont je n'avais même pas eu conscience. Tandis que Tom se penchait sur moi et posait ses doigts sur ma joue, j'éclatai en sanglots, le cœur brisé.

Tom travaillait dans le service d'expédition de l'entreprise où j'avais été employée au cours des derniers mois. Nous avons été attirés l'un par l'autre dès notre rencontre et, quelques semaines plus tard, je m'étais installée avec lui dans la maison de ses parents. C'était comme ça à l'époque : j'étais déterminée à vivre à fond et à n'en faire qu'à ma tête ; j'avais de l'énergie à revendre et je prenais mes décisions impulsivement. Avec moi, c'était toujours tout ou rien, et je savais que j'avais beaucoup de chance d'avoir rencontré Tom. C'était un mec adorable, un peu timide, avec une grande famille aussi adorable qui devint la famille que je n'avais jamais eue.

Lorsque j'eus ce malaise au boulot, cela ne faisait que trois mois que nous étions ensemble, Tom et moi. Nous n'utilisions pas de contraception parce que je lui avais dit que j'avais été violée lorsque j'avais dix-huit ans et que, à cause des dégâts, le médecin avait affirmé que je n'aurais jamais d'enfant.

Je croyais avoir surmonté cette nouvelle catastrophe et je pensais que Tom avait accepté l'idée de ne jamais être père, mais, ce jour-là, lorsqu'il apprit que j'avais fait une fausse couche, je compris qu'il n'était pas aussi résigné qu'il l'avait paru.

À l'hôpital, le médecin m'expliqua que j'étais enceinte de huit semaines :

— Malheureusement, ajouta-t-il, il s'agissait d'une grossesse ectopique ou extra-utérine. Le fœtus se développait en dehors de votre utérus. J'ai bien peur qu'il n'ait pas eu la moindre chance.

Tout bien considéré, ce fut également un choc pour moi d'apprendre que j'étais capable de concevoir, même si j'imaginai que je ne pourrais jamais porter un enfant à terme. Je fus également prise au dépourvu par la souffrance que j'éprouvai lorsqu'on m'annonça que j'avais perdu ce bébé que je n'avais connu que pendant quelques minutes. Ma réaction semblait friser l'auto-apitoiement, et le fait de se sentir désolée pour soi-même n'était pas une chose que mon père permettait. Personne n'aime les pleurnicheuses, m'avait-il répété un nombre incalculable de fois. Alors, lorsque les choses tournaient mal, j'avais appris à ne pas me laisser aller, à retrousser mes manches pour recommencer de zéro. Toutefois, à ce moment-là, j'eus l'impression d'avoir souffert d'une perte irréparable. En outre, ce qui me paraissait encore plus terrifiant et troublant, c'était de réaliser que j'allais devoir réviser toutes les certitudes que je m'étais construites sur ce que j'étais et ce que je pouvais devenir.

Cependant, mon souci plus immédiat et plus pressant était le fait que je devais commencer à utiliser une méthode de contraception. C'est ainsi que, six semaines après avoir perdu ce bébé qui grandissait silencieusement en moi, Tom me conduisit au planning familial.

Au mieux, j'avais horreur d'évoquer le sexe, et le fait de savoir que j'allais devoir répondre à des questions intimes posées par un ou une inconnue me donnait la nausée. Je ne voulais pas que Tom assiste à la consultation

et je pense qu'il fut considérablement soulagé que je lui demande d'attendre dehors, dans le van.

L'infirmière me posa toutes les questions auxquelles je m'étais attendue, sur ma santé et ma vie sexuelle, mais aussi une que je n'avais pas anticipée.

— Est-il possible que vous soyez enceinte ?

— Mais non ! dis-je en haussant légèrement les épaules et en me demandant si elle avait écouté une seule de mes réponses. Je vous ai dit que j'avais perdu le bébé.

Elle leva les yeux vers moi, le stylo suspendu au-dessus du dossier ouvert sur son bureau, et inclina la tête en relevant un sourcil avant de déclarer lentement :

— Le moment où vous êtes le plus susceptible de tomber enceinte est lorsque vous venez de perdre un bébé.

— Personne ne m'a parlé de ça ! répondis-je d'un ton agressif.

— Quel âge avez-vous ?

Elle baissa les yeux vers le bureau en fouillant dans ses papiers.

— Vingt-trois ans.

Soudain, je me sentis gênée et naïve.

— Bien, nous allons vite vous faire un test de grossesse.

Elle se racla la gorge et leva à nouveau les yeux vers moi avec un sourire encourageant.

— Mais je suis venue juste pour avoir la pilule.

— Je sais et c'est parfait, mais il nous faut simplement nous en assurer, juste pour plus de sécurité.

Elle se leva, ramassa son dossier et ouvrit la porte. Je la suivis humblement dans le couloir.

Une demi-heure plus tard, je sortis du centre pour rejoindre le parking, ouvris la portière du van de Tom et grimpai dans le siège passager à côté de lui.

— Tu es assis ? demandai-je bêtement à Tom.

— Bien sûr que je suis assis !

Il se tourna vers moi avec un air interrogateur.

— Qu'est-ce qui se passe, Katie ? Des problèmes ?

— Je suis enceinte, déclarai-je en regardant droit devant moi à travers le pare-brise sans rien voir.

— Quoi ? Tu veux dire que le bébé est toujours là ?

La détresse dans sa voix me fit tourner la tête pour le regarder enfin et je découvris les larmes dans ses yeux. Il me tendit la main en disant :

— Mais tu avais perdu le bébé. Je ne comprends pas.

— Il s'agit d'un nouveau bébé, dis-je. Je suis à nouveau enceinte.

Nous restâmes assis sans parler pendant un moment, tous deux en train d'assimiler la nouvelle que notre esprit ne semblait pas capable d'assimiler.

— C'est super, finit par déclarer Tom en essuyant vivement ses joues du dos de la main. C'est une super nouvelle ! Mon père et ma mère vont être ravis.

— Cela n'a rien d'une super nouvelle ! dis-je en hurlant presque. Je ne peux pas faire une chose pareille ! Je ne peux pas être enceinte ! Je suis toute bousillée à l'intérieur. Et si je perdais celui-là aussi ? Je ne veux pas faire ça, Tom ! Je ne suis pas prête à prendre ce risque.

Tom avait raison sur un point : lorsque ses parents apprirent la nouvelle, ils grimèrent au septième ciel et furent dévastés quand je déclarai que j'allais avorter.

— Je t'en prie, me dit sa mère, je sais qu'il s'agit de ta vie, Katie, et je comprends que tu n'as pas encore surmonté ta perte, mais...

Elle hésita avant d'inspirer profondément et de continuer :

— Et si c'était ta seule chance d'avoir à nouveau un enfant ? Ne la laisse pas passer ! Je t'en prie ! Ce serait

notre premier petit-fils ! Tu ne peux pas imaginer depuis combien de temps nous espérions cela. Nous t'aiderons, je te le promets.

J'éprouvais déjà un terrible sentiment de culpabilité envers cet enfant qui n'allait jamais naître et voilà que je me sentais tout aussi coupable à l'idée de décevoir les parents de Tom, qui s'étaient toujours montrés si gentils et si bons avec moi. Mais je savais que je ne pouvais tout simplement pas affronter la grossesse. J'étais obsédée par la pensée de pouvoir sentir le bébé grandir et se développer en moi avant que mon corps ne le rejette et qu'il le tue au lieu de le protéger et de le nourrir. Et il y avait autre chose qui m'inquiétait : j'avais souvent des images – presque des sensations – fugaces de ma propre enfance que je n'arrivais pas à retenir assez longtemps pour comprendre ce qu'elles signifiaient, mais, si j'ignorais ce qu'étaient ces images que je n'arrivais pas à saisir, je savais qu'elles étaient d'une certaine manière liées à ma crainte d'être responsable d'un enfant à moi.

Je me rendis à la séance obligatoire avec un psychologue et pris rendez-vous pour mon avortement, mais, le matin de l'opération, lorsque je me réveillai, j'appelai la clinique pour leur dire que j'avais changé d'avis.

— Je ne viens pas. Je ne peux pas faire ça.

Lorsque j'annonçai aux parents de Tom que j'avais annulé mon rendez-vous, son père marmonna quelque chose de gentil en me tapotant l'épaule, et sa mère m'enveloppa dans une étreinte si chaleureuse que j'en suffoquai ; les larmes dans les yeux, elle répéta sa promesse de m'aider autant qu'ils le pourraient. Bien que nous n'en sachions rien à l'époque, c'était une promesse pour laquelle j'allais un jour leur être immensément reconnaissante.

Ma grossesse fut épouvantable et, à quatre mois, je tombai à nouveau et perdis encore connaissance. Heureusement, Tom était présent et il m'emmena aussitôt à l'hôpital, se faufilant dans la circulation et faisant sonner le klaxon de son van comme je ne l'avais jamais vu faire. En dépit de ses efforts, je saignais lorsque nous arrivâmes aux urgences, et le médecin déclara que j'étais déjà en travail. J'avais l'impression que mes pires cauchemars se réalisaient. J'avais été tellement terrorisée à l'idée d'être enceinte et de devenir mère que j'avais pratiquement avorté, mais j'avais changé d'avis et, pour finir, mes propres craintes n'avaient pas été suffisantes pour me donner vraiment envie de supprimer une vie qui ne faisait que commencer. Ce n'est qu'à cet instant que je décidai de poursuivre ma grossesse et que je compris à quel point je voulais désespérément avoir cet enfant qui grandissait en moi. Je savais que Tom le voulait, lui aussi, et qu'il avait tenté d'admettre, simplement parce qu'il m'aimait, qu'il n'aurait jamais de fils ou de fille à lui.

Ce qui rendait les choses encore plus difficiles à supporter était le fait que je pensais que je traversais la période la plus délicate de ma grossesse, et je commençais seulement à oser imaginer que j'allais effectivement porter mon bébé à terme. Au cours des dernières semaines, je fus malade la plupart du temps, et, bien que la nausée constante et les vomissements occasionnels fussent insupportables, je me rassurais en me disant que peut-être il s'agissait de signes positifs dans la mesure où cela signifiait que mes hormones faisaient ce qu'il fallait.

À l'hôpital, on me donna des médicaments pour empêcher que je commence le travail trop tôt. Je savais

que les bébés nés à quatre mois ne survivaient pas, et il était clair qu'ils n'avaient guère d'espoir en ce sens, mais, par miracle, les contractions s'espacèrent, puis finirent par cesser et, le lendemain, je fus autorisée à rentrer chez moi.

Après ça, les choses semblèrent se dérouler normalement. Le reste de ma grossesse fut relativement calme et j'entrai en travail deux semaines après la date prévue pour le terme.

Le travail lui-même fut horrible. Tom me tenait la main, essayait la sueur qui dégoulinait de tous les pores de mon corps en comptant « Inspire, deux, trois ; expire, deux, trois » tandis que je faisais de mon mieux pour évacuer la douleur et refouler la panique. Mais il devint vite évident que le jeu de la respiration du « petit chien » ne suffirait pas à pousser le bébé hors de mon corps, et on me fit une péridurale pour l'extraire littéralement aux forceps. Ce qui est drôle, c'est que ce fut le moment que Tom choisit pour oublier de respirer comme il s'était donné tant de mal à me l'apprendre et qu'il s'évanouit. On l'emporta hors de la salle de travail, et il n'assista donc pas, hélas, à l'entrée de notre enfant dans le monde ou à son premier cri – qu'il ne poussa pas.

Dès que le bébé naquit, je fus poussée dans un coin de la salle de travail et je me laissai aller, épuisée, sur le lit, l'oreille tendue pour guetter le hurlement plus vigoureux que je savais devoir résonner dès que les petits poumons se seraient remplis d'air.

Les secondes, puis les minutes s'écoulèrent, et les seuls sons que j'entendais étaient les murmures inquiets du médecin et de l'une des infirmières. Je finis par relever la tête pour tenter de voir ce qu'ils faisaient et, parce que, pour une raison ou une autre, personne n'avait

pensé à me le dire, je demandai si c'était un garçon ou une fille.

Pendant un moment, je n'eus aucune réponse, jusqu'à ce qu'une infirmière s'approche de moi, pose un petit baluchon serré sur ma poitrine en disant :

— C'est un garçon.

Je baissai alors le regard pour découvrir les énormes yeux bleus et le visage chiffonné, teinté de bleu foncé, de mon fils.

Le médecin s'approcha à son tour de mon lit.

— Il a des difficultés pour respirer, annonça-t-il. Nous allons devoir le placer en soins intensifs.

Il se pencha et prit le bébé, me laissant à peine le temps de toucher la joue de mon fils et de lui chuchoter « Coucou » avant de le voir disparaître de la pièce.

À cause de la péridurale, je dus rester allongée pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, sans même pouvoir me lever pour prendre une douche et, lorsque ma mère vint me rendre visite, elle déclara en regardant mes cheveux emmêlés et plaqués sur mon crâne :

— Regarde dans quel état tu es ! s'exclama-t-elle en éclatant en sanglots.

Ce n'était pas l'accueil que j'avais espéré, mais je pense qu'elle s'était bien plus inquiétée à mon sujet et celui du bébé que je l'avais compris.

Pendant les quelques minutes suivantes, elle s'efforça de me faire une petite toilette pour me « rendre présentable », ce qui était probablement sa manière d'affronter la bouffée de soulagement et d'émotion qu'elle éprouvait.

Dès que je fus capable de me lever, j'allai me laver et j'attendis que l'on m'apporte mon fils pour que je puisse le nourrir. Lorsque l'infirmière me le tendit, je me sentis à la fois enthousiaste et nerveuse. Je soulevai le bord de

la couverture dans laquelle le bébé était enveloppé et je baissai les yeux sur un immense visage en forme de lune encadré par une touffe de cheveux d'un roux éclatant.

— Ce n'est pas mon enfant ! m'exclamai-je.

— Bien sûr que si, répondit l'infirmière d'un ton sans réplique, comme si elle s'adressait à un petit enfant (ou à un adulte extrêmement stupide).

Elle lâcha ensuite un petit rire nerveux tout en me tapotant l'épaule.

— Et à qui pourrait-il être, cet enfant ? N'est-il pas le portrait craché de son père ?

— Je l'ignore. Il peut certainement ressembler à son père, articulai-je en faisant de mon mieux pour dominer l'hystérie et la panique qui montaient en moi, mais je n'ai jamais vu ce père, parce que ce n'est pas mon enfant. Mon enfant n'a pas les cheveux roux et, qui plus est, il est moitié moins énorme que ce bébé.

— Allons, allons.

L'infirmière avait adopté un ton si patient et condescendant que j'eus envie de lui jeter le bébé à la tête, mais, heureusement, je m'abstins. Elle me lança un regard prudent, me tapota à nouveau l'épaule et me rassura :

— C'est bien votre enfant, il n'y a aucun doute à ce sujet.

Brusquement, toute la souffrance, l'inquiétude et l'épuisement des dernières heures me heurtèrent de plein fouet et j'éclatai en sanglots. Je n'avais pas la force de discuter, mais je sus aussi que, si je ne réagissais pas, j'allais rentrer chez moi avec le bébé de quelqu'un d'autre et, pire encore, quelqu'un allait partir avec mon bébé à moi.

Au même moment, une autre infirmière s'avança d'un pas vif vers mon lit, avec dans les bras un autre baluchon blanc, légèrement plus petit.

— Nous y voilà, maman ! dit-elle d'un ton de maîtresse de maternelle. Voici votre tout-petit qui vient réclamer sa première tétée !

Tout en parlant, elle tendit la main pour arracher le monstre aux cheveux rouges de mes bras et le remplacer prestement par mon fils. Aussitôt, les deux infirmières tournèrent les talons pour filer. Cette fois encore, je baisai les yeux vers mon bébé et m'émerveillai de le découvrir si beau.

Plus tard, lorsque Tom arriva à l'hôpital, il se comporta comme le chat qui a trouvé la crème. Je fus émue par son amour immédiat et si évident pour son fils, et par la gratitude qu'il me manifestait de lui avoir donné l'enfant dont il admettait seulement avoir rêvé.

Les jours suivants, nous lui cherchâmes un prénom. Nous avions déjà ramené notre choix à Daniel ou Richard, mais, plus nous contempions notre bébé, moins les noms semblaient lui convenir. Pour finir, nous tombâmes d'accord sur Sam. Je n'étais pas sûre qu'il ressemblât à un Sam, mais tout le monde autour de moi le pensait ; comme c'était un prénom qui me plaisait parce qu'il n'évoquait rien de négatif, je l'acceptai volontiers.

D'emblée, le fait d'avoir un prénom donna à Sam une identité. Je ne compris pas pourquoi cette pensée me frappa douloureusement, si ce n'est – mais plus tard – que je réalisai qu'il ne s'agissait nullement de souffrance, mais bien de crainte : j'étais terrifiée à l'idée d'être désormais responsable d'une vie qui m'était déjà plus précieuse que toute autre, la mienne y compris.

Le lendemain, à l'heure des visites, les portes battantes de la salle s'ouvrirent à la volée et je levai les yeux pour découvrir mon père qui avançait à grandes enjambées vers moi. Son visage était entièrement masqué par un

énorme bouquet de fleurs, et Gillian, sa compagne, trot-tinait derrière lui avec un air hésitant et timide.

Je jetai un coup d'œil inquiet à ma mère en maudissant silencieusement mon père qui lui imposait Gillian dans un geste clairement délibéré de méchanceté, totalement inapproprié à un moment qui aurait dû être réservé à la famille. Ma mère s'éloigna un peu de mon lit et se mit à tripoter son sac, comme si elle voulait montrer qu'elle n'avait pas l'intention de se battre pour sa place dans la hiérarchie familiale.

— Alors, comment tu l'appelles ? brailla mon père en se penchant pour me tendre sa joue en quête d'un baiser.

Toute la salle retenait son souffle. Même les petits bruits de succion des nouveau-nés qui tétaient et les doux gazouillis des autres eurent l'air de cesser en attendant la suite. Tous les yeux étaient rivés sur mon père. Certaines personnes le considéraient avec admiration et d'autres lui lançaient des regards hostiles de désapprobation devant l'éclat bruyant de son assurance. Dans tous les cas, tout le monde avait l'air impressionné.

— Nous avons décidé de l'appeler Sam, répondis-je en tendant inconsciemment la main vers le berceau comme pour le protéger.

— Sam ! cracha mon père avec un dégoût flagrant. Qu'est-ce que c'est que ce nom, bon Dieu ? C'est un nom pour un clébard ! Je croyais que tu l'appellerais Harold, comme moi et mon père. T'es vraiment nulle !

Puis, sans même jeter un seul regard à son premier petit-fils, il se débarrassa du bouquet ridiculement ostentatoire sur le lit, tourna les talons en aboyant « Gillian ! » et se dirigea droit vers la sortie en laissant les portes battre derrière lui.

Il ne revit pas Sam pendant neuf mois, mais, à ce

moment-là, rien n'était plus pareil. Rien ne serait jamais plus comme avant, et je pouvais à peine supporter de voir mon père poser ses mains sur mon fils.